BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie

Renato Oniga, *Latin. A Linguistic Introduction*, edited and translated by Norma Schifano : Oxford, Oxford University Press, xviii et 345 pages.

C'est la traduction d'une *Breve introduzione linguistica* parue en 2007 qui est admise dans la collection d'Oxford. Le propos de notre collègue d'Udine est de proposer une description dynamique du système linguistique latin selon le point de vue qu'il a toujours mis en valeur dans ses recherches sur le latin, qui est génératiste : ainsi cet ouvrage livre une description très complète qui embrasse les lois phonétiques et la construction syntaxique des phrases complexes, selon un parti pris si vigoureusement affirmé que, quand on retrouve la mise au point liminaire après avoir circulé dans le livre, on peut regretter que le rappel du positionnement chomskien soit accompagné d'un discours un peu convenu de déploration de la place accordée à la grammaire en général dans l'approche des langues anciennes.

On trouvera donc au fil des chapitres la *phonology* (qui tient le milieu entre ce que nous appelons phonétique et la phonologie, incluant prosodie et métrique : p. 9-37), la morphologie (p. 41-171) et naturellement la syntaxe, où l'on attend et retrouve bien le point de vue génératiste déployé dans les approches de l'auteur comme dans son appareil théorique et de représentation (les « arbres » syntaxiques).

Le point de vue théorique qui veut présenter la langue comme un tout organique est assurément méritoire, et l'on ne peut que saluer l'ambition d'embrasser prosodie et phonétique dans cette description. Cependant, il nous installe entre chien et loup, si l'on peut dire, entre une vision intellectuelle et synchronique, proprement chomskienne, et la double ombre d'un passé indo-européen jamais franchement assumé et d'une action de l'analogie mal revendiquée. Sont ainsi regroupés, p. 65, sous la dénomination commune — ce qui est en soit très contestable — d'« archaïsmes » le génitif en *–as* de la formule *pater familias* (toujours dans cet ordre, ce qui en fait une sorte de composé dans le latin documenté) et les datifs-ablatifs en *–abus*, dont on sait que l'usage différentiel est occasionnel, en contexte juridique mais pas seulement, ce qui en fait des formes indatables. On est effleuré par une semblable perplexité devant certains effets de la loi de « vowel deletion » présentée p. 53 (le paragraphe 8.3 des renvois internes), qui veut que les voyelles *a*, *o* et *e* s'effacent en hiatus devant une voyelle à la frontière de morphème. Cette loi est assurément intéressante pour expliquer l'écrasement du thème *ama-* devant la désinence *–o* de première personne du singulier, mais est-elle nécessaire pour *rosis*, présenté comme issu de **rosa-is* ? Et que dire de son implication pour le génitif singulier de la seconde déclinaison, où le *i* long n'est sans doute pas ajouté à une base thématique ? A-t-on réellement affaire à une « loi phonétique », c'est-à-dire à un événement articulatoire ou phonologique momentané, qui a laissé des traces inscrites dans l'histoire de la langue ? N'est-ce pas plutôt une « constante perceptible » qu'on souligne, soit donc une des bornes réglant l'analogie comme l'apprentissage de la langue ?

Sans doute rejoignons-nous ici — est-ce bien étonnant ? — les critiques essuyées par la théorie générativiste, critiques dont on devine qu'elles sont moins une attaque visant le contenu qu'une gêne persistante suscitée par le positionnement de la théorie : ici (*amo* et non **amao*) comme là (*luporum* avec une pénultième longue comme *rosarum*), on ne convoque pas l'arroi de la grammaire comparée ou simplement historique, mais on décrit finalement du point de vue de l'apprentissage, processus cognitif pour les scientifiques, mais aussi série de repères morphologiques pour les « apprenants », antiques comme modernes. Dire que *rosis* procède de [rosa] + is, comme *lupis* de [lupo] + is, est-ce autre chose que de dire, réserve faite sur le timbre final de [lupo], qui procède de l'archéologie linguistique, que les mots en *–a* et en *–us* /-*i* ont le datif-ablatif pluriel en *–is* ? De manière très inattendue, on en vient alors à croiser le chemin des grammairiens antiques qui avaient pour tâche d'identifier normes et points d'analogie ; dès lors, on est parfois tenté de regretter la liberté d'interprétation de ces maîtres, qui étaient sans doute conditionnés par une vision de la langue, mais point par une théorie. Ils eussent à coup sûr proposé une explication à de petits mystères qui sont ici laissés de côté, faute d'un appareil interprétatif adéquat. Ainsi, après avoir dit, p. 31, que les enclitiques imposent une accentuation propre qui s'impose éventuellement à la « loi de la pénultième brève non accentuée » (*reginâque*), R. Oniga précise justement que les enclitiques *-dem* et *-nam* n'ont pas cette capacité : on accentue *índidem* et *útinam*, mais il reste très prudent, à la page suivante, sur les cas de non respect de la loi d'accentuation enclitique, évoquant la lexicalisation comme facteur inhibant pour *ítaque* « si bien que » distinct de *itáque* « et ainsi ». Pour justifier l'accentuation « normale » des mots supportant les enclitiques *-dem* et *-nam*, moins fréquents mais aussi dépourvus de la claire valeur syntaxique dont sont investis *-que*, *-ue* et *-ne*, on peut noter que ces derniers ont 1°) une fonction syntactique claire, conjonctive ou interrogative et 2°) une fréquence plus grande. De la sorte, on pourrait limiter à ces situations la loi d'accentuation enclitique — ce qui suppose de distinguer deux sortes d'enclitiques, tout au moins dans l'usage…

Une bibliographie très riche, mais malheureusement fragmentée par chapitres, et un index des notions grammaticales et théoriques font de cet essai de description un ouvrage qui, au-delà des réserves théoriques qu'on a ici tenté d'illustrer, enrichira ses lecteurs de points de vue neufs et intéressants, sinon toujours convaincants.

Guillaume Bonnet.

Marie-Hélène Marganne & Bruno Rochette (dir.), *Bilinguisme et digraphisme dans le monde gréco-romain*. Actes de la table ronde internationale, Liège, 12-13 mai 2011 (Collection « Papyrologica Leodensia », n° 2) : Liège, Presses universitaires de Liège, 2013, 241 pages.

Le sommaire (paginé !) sur lequel s'ouvre cet agréable volume dit assez quelle variété, à la fois typologique et d'illustrations, on trouvera au fil de la lecture. Elle dit aussi de quel riche apparat on l'a pourvu, apparat qui permet d'y circuler aisément : des résumés en deux langues regroupés p. 183-188 — le rêve des recenseurs ! — puis une liste des abréviations, une bibliographie générale très fouillée (p. 197-219) et non moins de cinq index : des savants modernes, des noms propres antiques, des noms géographiques, des « lieux », lui-même divisé en quatre parties, selon le référent : œuvres littéraires, manuscrits, papyrus, *ostraca* et tablettes, enfin inscriptions) et, *last but not least*, des termes techniques et sujets, où l'on trouvera « Bodmer » (collection et fondation), mais aussi « édits », « Passion du Christ » ou

sicilicus. On nous propose donc ici, mieux qu'une agréable lecture, un véritable outil de travail — les deux n'étant point exclusifs l'un de l'autre.

Quelques pages liminaires permettent de faire le point sur l'investissement du champ scientifique en 2011 : une réflexion sur les nouvelles perspectives (B. Rochette, p. 11-20), sur la papyrologie proprement latine après Cavenaile, mort en 2007 (M.-H. Marganne, p. 21-30), enfin sur la bibliographie (Alain Martin, de Bruxelles, et Nathan Carlig, de Liège). Suivent (p. 43-181) les six communications qui furent alors proposées, successivement de typologie et d'étude exemplaire. La première partie — la plus utile au profane, sans doute — s'ouvre avec une rapide (12 points) et ferme typologie exemplifiée des glossaires bilingues sur papyrus (J. Kramer, de Trèves, p. 42-56), englobant même le copte, que les index ne laissaient pas attendre ! Il distingue essentiellement glossaires pratiques, « usuels », et glossaires savants. Les deux communications suivantes sont de collègues italiens : Paolo Radiciotti (décédé depuis lors, et à qui est dédié l'ouvrage) sur le digraphisme des papyrus latins, qui peinent décidément à émerger de la papyrologie grecque (p. 57-69), et Marco Fressura, de Rome 3, qui se livre, p. 71-116, à une étude très poussée, davantage qu'à une « tipologia » des dix glossaires ou fragments de glossaires bilingues relatifs à l'*Énéide*. On peut y deviner le type d'influence exercée sur cette partie excentrée de l'Empire par celui qui tint, dans les écoles latines, le rôle symbolique et pédagogique d'Homère… Les trois articles suivants ont une portée moins générale, ce qui ne veut pas dire, bien au contraire, que la lecture en est moins profitable. Maria Chiara Scappaticcio, de Naples-Frédéric II, étudie dans *P. Ness. II 1* la cohérence dans l'utilisation de signes diacritiques comme le macron. L'extraordinaire *Codex Miscellaneus* de Montserrat, support, entre autres, de l'*Alcestis Barcinonensis*, fait l'objet de sa première étude globale, que nous offre ici Gabriel Nocchi Macedo : si l'on est alors un peu loin du sujet, ces passionnantes pages illustrées (cinq belles photos dans le texte) feront date. Hilla Halla-Aho nous offre enfin, p. 161-181, divers exemples de bilinguisme « en action » saisis sur le vif de documents officiels ou privés ; on y relèvera l'expression *recte facies* introduisant un subjonctif d'ordre.

Bien sûr, on reste parfois sur ses questions, tant la matière est riche et l'espace compté : ainsi de la particularité du papyrus de Strasbourg présenté p. 54, dont les mots latins au pluriel sont traduits au singulier grec ; on aurait sans doute apprécié de lire la conclusion qu'en tire J. Kramer… Quelques imperfections techniques (*lectio* en italiques p. 7 !) ne nuisent guère à une lecture qui n'épuise pas la curiosité, mais l'aiguise : c'est bon signe !

Guillaume Bonnet.

Pierre Flobert, *Grammaire comparée et variétés du latin : articles revus et mis à jour, 1964-2012* (Collection « École pratique des hautes études, Sciences historiques et philologiques, V. Hautes études médiévales et modernes », n° 105) : Genève, Droz, 2014, xx et 745 pages.

D'autres reçoivent des hommages plus ou moins hétérogènes et dont, parfois, l'intérêt principal est de satisfaire tels ou tels indices bibliométriques ; Pierre Flobert a choisi de rassembler les *scripta minora* qui encadrent une somme monumentale et indépassée sur les verbes déponents (Paris, PUPS, 1975), ainsi que des éditions critiques (Varron, *Langue latine* VI, dans la CUF ; *Vie ancienne de saint Samson*, éditions du CNRS) et la révision de notre *Gaffiot* national, tous travaux qui dénotaient l'intérêt passionné et sans exclusive du philologue pour toute la latinité.

Il ne s'agit pas pour autant d'une simple compilation permettant à moindres frais — ou tout au moins sans « photocopillage » — de rassembler commodément sous une double numérotation des articles devenus moins accessibles (*habent sua fata libelli*). Non ! Pierre Flobert a souhaité revoir soigneusement, comme il l'indique dans son avant-propos, et mettre à jour si nécessaire quatre-vingt-dix articles qu'il a écrits de 1964 à 2012, laissant de côté comme périmés ou circonstanciels une grosse quinzaine de textes de son enviable bibliographie (p. xii-xx) — notons au passage que quatre articles tout récents ne sont pas repris ici.

La matière, abondante, est répartie en huit catégories thématiques, après les seize très utiles rapports annuels de sa conférence à la IV^e^ section de l'EPHE : voix et diathèses verbales (5 articles), grammaire comparée du latin (9 articles), auteurs et textes épigraphiques (13 articles), grammairiens anciens et manuels latins (10 articles), métamorphoses du latin (13 articles), civilisation et histoire (9 articles), la France de l'Ouest (9 articles) et figures de savants (6 articles). Sous la plume de ce maître curieux et, surtout, extraordinairement libre, on retrouve ce qui distingue si bien le *Gaffiot* qu'il a revu de l'ancien dictionnaire scolaire : une attention constante pour les formes alternatives au latin balisé de la littérature antique, épurée encore dans nos exercices de thème ; pour la latinité *réelle*, parlée à Bu Njem (p. 31) ou à la cour de Clovis (n° 65), aperçue chez Lucain (n° 39) ou consubstantielle à la gastronomie d'Apicius (n° 53). Un index des notions et sujets abordés, d'autres sur les noms anciens et modernes, les lieux, les passages commentés, les formes (mots, lettres, phonèmes et morphèmes) permettent, autant que les renvois internes commodément repérés par les grasses, une circulation aisée dans un ouvrage où plus d'un écho souligne discrètement l'homogénéité d'une pensée toujours exigeante. La bibliographie non personnelle a été laissée attachée aux articles qu'elle sert.

Quelques caractéristiques saillantes accompagneront notre lecture de ce véritable *Companion* de la latinité, tant par son savoir que par sa méthode. Comme il le dit significativement dans son avant-propos, Pierre Flobert se reconnaît deux maîtres : Jacques André et Michel Lejeune (cf. d'ailleurs les articles 88 et 89). Du premier, il a hérité le goût du distinguo qui animait l'auteur de tant de lexiques thématiques latins (anatomique, botanique…) : dans un tel sillage, qu'on lise par exemple « La signification de *sandyx* » (n° 36 repris partiellement dans le n° 37), article qui suit le fil d'un mot emprunté désignant à l'origine un colorant qui produit une nuance éclatante de rouge. Quant à l'acribie philologique du grand éditeur, on en trouve un reflet p. 301 (« La date et l'auteur de l'*Appendix Probi* », n° 47), où est démêlé l'écheveau de ce texte complexe : plutôt qu'un Irlandais actif au scriptorium de Bobbio, il faut y voir plus justement un Africain venu enseigner à Rome au milieu du v^e^ siècle. De l'impeccable méthode comparatiste de Michel Lejeune, Pierre Flobert nous transmet la clarté des prémisses et la solidité des déductions. Ainsi pour *sacrificare* « accomplir des rites » (p. 108 *sqq*.), tâche du *sacerdos* : dans ce dernier mot, nous avons donc bien, originellement, un composé en **dheH$_1$*-, tandis que la racine **deH$_3$*- de *dare* « donner » a pu jouer un rôle secondaire pour le vocalisme (cf. *dōnum*). De même, pour la question débattue de l'étymologie d'*uxor* (n° 26), la proposition recourant à **H$_2$ug*- de *augeo* offre un répondant particulièrement satisfaisant à *soror* où apparaît, comme on sait, le nom social du groupe autoréférentiel, **swe*-, auquel on *ajoute* (cf. notre « pièce rapportée ») une personne plus qu'on ne l'y transporte (**wegh*- de *ueho* : c'est dans un lieu qu'on transporte, non dans une institution). On pourrait encore mentionner ici le nom des *Vnelli*, du récent article n° 83…

La liberté d'esprit de Pierre Flobert — qui affleure au hasard des pages en des traits parfois moqueurs mais au demeurant jamais féroces : cf. n° 76 — est particulièrement sensible dans le dossier des deux articles consacrés à Pétrone. Les lecteurs

de notre revue se souviennent (voir *REL*, 78, 2000, p. 139 *sqq*.) que René Martin a ravivé la thèse d'Albert Collignon qui voyait dans le *Satiricon* — Pierre Flobert préfère parler des *Satyriques* pour ce génitif grec — une parodie écrite bien plus tard qu'au temps de Néron, et par un auteur qui ne saurait être le consul suffect de l'année 62 ; aux traces bien réelles de Martial, René Martin ajoute Silius Italicus et d'autres, Stace. Les deux interventions n° 40 et 41 adoptent avec un enthousiasme efficace et convaincant la proposition visant à avancer la date du roman à l'époque antonine — où l'auteur de ces lignes a, du reste, émis naguère (*REL*, 84, 2006, p. 202 *sqq*.) l'hypothèse qu'on pouvait placer l'*Octavie*. Si les arguments philologiques sont très solides, on devine aussi, chez le savant, la satisfaction de mettre à nu la faiblesse d'une datation aussi solidement reçue, hélas, qu'elle est faiblement étayée. Fragilité bousculée aussi pour le supposé parcours des luperques autour du Palatin : dès les *Mélanges Schilling*, en 1983, Pierre Flobert contestait, après Mrs Michels, le « dogme immuable » (p. 168) d'un circuit imaginé à partir d'une abusive assimilation de *cingere* à *circumire*, mais que ne confirmait aucun antiquaire, ni surtout Varron (*LL* 6, 34), que l'auteur travaillait alors à éditer ; pour le Réatin, les luperques parcouraient un Palatin bordé (*cinctum*) d'un bétail humain (*gregibus humanis*) où il voyait sans doute la proie de ces pseudo-loups mimant le carnage de vrais loups entrés dans un enclos…

Seul un esprit constamment animé du souci de se tenir au courant de la science qui se fait (on doit à Pierre Flobert près de 400 comptes rendus !) rebondit ainsi, d'une manière si féconde sur la science qu'on lui propose, et peut prolonger, mettre en relation, enrichir avec l'appui d'une science aussi précise que vaste : l'étendue thématique des huit domaines de classement des articles est, à cet égard, éloquente. L'essence même de la démarche scientifique est de ne pas « s'en laisser conter » : la solide et souvent souriante vigilance de Pierre Flobert ne s'en tient pas au ferme propos ; elle nous vaut avec ces quatre-vingt-dix articles autant de leçons magistrales.

Guillaume Bonnet.

Robert Maltby & Kenneth Belcher, *Wiley's Real Latin. Learning Latin from the Source* : Malden (MA) – Oxford – Chichester, Wiley – Blackwell, 2014, 319 pages.

Robert Maltby, spécialiste de la comédie et de l'élégie latines (Térence, Tibulle), et auteur d'un précieux dictionnaire des étymologies latines « synchroniques », propose ici, avec Kenneth Belcher, également de l'Université de Leeds, une méthode d'initiation accélérée au latin, à la fois pragmatique et littéraire. L'objectif est en effet de permettre aux « grands commençants » d'accéder rapidement à la lecture des œuvres.

La mise au point de cette méthode est le fruit de plusieurs années de pratique et de dialogue, indiquent les auteurs dans leur préface. Il s'agit de prévenir les difficultés et appréhensions dont témoignaient leurs étudiants lorsqu'ils devaient passer de l'apprentissage grammatical à la traduction de textes authentiques. Le principe retenu est donc de fonder exclusivement la familiarisation avec la langue latine sur des phrases d'auteur, que ce soit pour illustrer les points de grammaire ou pour les exercices d'application, c'est-à-dire de pratiquer d'emblée, comme l'annonce le titre, un « latin réel », sans passer par des exemples fabriqués. Le corpus d'auteurs (ou « canon ») comprend Plaute, Cornélius Népos, Cicéron, César, Salluste, Catulle, Virgile, Horace, Tite Live, Tibulle, Properce, Ovide.

Le manuel est divisé en vingt et un chapitres, qui combinent explications de morphologie et de syntaxe, apprentissage du vocabulaire, quelques éléments de civilisation et de culture littéraire. La présentation matérielle est conçue pour stimuler l'attention par une grande variété d'approches. Après l'exposé grammatical est immédiatement proposé un rapide exercice (« Try this ») permettant au lecteur de vérifier et de consolider sa compréhension de la règle. À la fin de la leçon, les phrases d'exercice sont tirées de textes originaux — dans le sens de la version comme du thème — et de plus en plus longues au fur et à mesure de la progression. Des encarts (« The bigger picture »), à propos d'une phrase proposée à traduire, donnent des précisions sur telle ou telle œuvre de Cicéron. Des indications marginales signalent des difficultés et les moyens de les résoudre (« FYI », *pour votre information*), ou bien fournissent des aides à l'analyse et à la mémorisation (« Hint ! »).

La rubrique « Sound bite » (qui apparaît dans quelques chapitres, dès le troisième) concerne des *sententiae* qui, outre des formules d'Horace et d'Ovide, ouvrent la perspective à des auteurs tels que Sénèque, Juvénal ou Tacite. En toute fin de chapitre, un jeu de questions souligne l'origine latine de mots anglais. Les chapitres sont agrémentés d'illustrations — photographies de statues et de mosaïques, de vestiges, d'objets, de monnaies, etc., accompagnées d'un petit commentaire. Des appendices comprennent quelques compléments de grammaire succincts (liste de verbes construits avec un infinitif complément, *idem / iste / ipse*, adjectifs numéraux, verbes irréguliers, subjonctifs parfait et plus-que-parfait), une brève présentation biographique de chaque auteur du « canon », précédée d'une mise au point sur les noms romains, et une chronologie (de la fondation légendaire de Rome jusqu'à la mort d'Auguste). L'ouvrage est enfin complété par un double lexique, pour la version et pour le thème, et par un index général (notions grammaticales, noms propres, titres d'œuvres, notices biographiques).

La progression d'ensemble est cohérente et équilibrée. L'apprentissage de la morphologie avance vite (par exemple, il s'achève pour les déclinaisons nominales au 5e chapitre, et commence pour les pronoms dès le 3e). L'étude de la syntaxe, d'abord centrée sur les principales valeurs des cas pendant le premier tiers du manuel, aborde progressivement la phrase complexe (participiales, infinitives et causales, des chapitres 9 à 11), surtout à partir de la leçon 13 parallèlement à la morphologie du subjonctif (finales et consécutives leçon 14, subordonnées en *cum* leçon 16, interrogation directe et indirecte leçon 17, ordre et défense leçon 18, système conditionnel leçon 20, discours indirect leçon 21). Des tests de révisions (leçon 1, leçons 2-6, 7-12, 13-16, 17-21) découpent quatre grandes séquences, et l'évidente césure entre les chapitres 12 et 13 permet d'organiser l'initiation sur deux semestres ou bien sur deux ans.

On peut formuler quelques remarques et réserves : l'étude des comparatifs et des superlatifs vient tard (comme l'admettent les auteurs dans la préface), seulement au chapitre 19, en lien avec la subordonnée comparative, qui pouvait pourtant être présentée avant que le subjonctif ne soit abordé. L'infinitive est présentée efficacement, mais sans développement sur l'emploi des temps, à part une remarque sur le futur qui suit des verbes signifiant « espérer », « promettre » ou « jurer » (p. 114) ; la concordance des temps est évoquée un peu rapidement (p. 169-170). Il manque peut-être un récapitulatif des emplois de la conjonction *ut* (alors que toute une partie du chapitre 16 est consacrée à *cum*). Une grande qualité à relever, en revanche, est que l'étude des cas se trouve très judicieusement répartie sur l'ensemble du manuel, dans un mouvement continu d'approfondissement.

Venons-en à la vertu littéraire de cette méthode, activer l'apprentissage grammatical par la pratique de vrais textes anciens. Les phrases d'auteur sont choisies avec soin pour être « parlantes » sans compliquer l'initiation, pour habituer à des

tournures et structures authentiquement latines et prévenir quelque inhibition devant le texte latin. Elles peuvent donner lieu à des considérations d'ordre stylistique, mais aussi à des développements littéraires, rhétoriques et historiques — ce qui implique pour l'enseignant un rôle d'accompagnateur actif et de commentateur du manuel. À partir de la leçon 13 et de l'étude de la phrase complexe, des passages entiers sont donnés à traduire sans aide lexicale, pour développer l'utilisation raisonnée du dictionnaire et la capacité à déchiffrer un texte, mais aussi aborder la littérature latine : versions tirées de Catulle (*carm.* 2, 3, 5 et 7, 8) et des *Métamorphoses* d'Ovide (Actéon, Icare), couplage de deux extraits à comparer (l'âge d'or chez Tibulle et chez Ovide ; Orphée chez Virgile et chez Ovide ; rapprochement entre la conclusion du III^e^ livre des *Odes* d'Horace, *Exegi monumentum aere perennius…*, et l'épilogue des *Métamorphoses*, *Iamque opus exegi*…, textes malicieusement placés au terme de l'apprentissage). Et même les petits exercices de repérage et d'entraînement (« Try this ») portent à partir de la leçon 16 sur de grands textes : étude de toutes les formes verbales dans les premiers vers de l'*Énéide*, de la *Monobiblos* ou des *Amours* d'Ovide, chez Tite Live (I, 4, 7), au début de l'ode III, 23 d'Horace ou du *carmen* 64 de Catulle. C'est toujours une invitation à poursuivre la lecture, et l'on voit la poésie latine à l'honneur.

On doit comprendre que ce manuel n'est que le support pour un travail personnel de la part de l'étudiant, et pour d'autres exercices à imaginer de la part de l'enseignant, comme le suggèrent les auteurs dans la préface. Pour mener à bien cet apprentissage, de riches compléments sont du reste proposés en ligne, sur le site www.wiley.com/go/reallatin : sujets de contrôles, tableaux de grammaire, exemples variés de constructions difficiles, extraits d'autres écrivains (par exemple des *Fables* d'Hygin dont K. Belcher est spécialiste), commentaires de passages (*Catilinaires* I, 1-13, Verrines II, 5, 1-7, *Métamorphoses* IV, 55-166).

Cette nouvelle méthode, qui conjugue rigueur et plaisir, pourra inspirer les collègues dans leur enseignement, y compris à destination d'étudiants censés avoir étudié le latin dans le secondaire et qui ont besoin d'une remise à niveau tout en se confrontant à la réalité des textes.

Élisabeth Gavoille.

Histoire des textes

Luca Martorelli (dir.), *Greco antico nell'Occidente carolingio : frammenti di testi attici nell'*Ars *di Prisciano* (Collection « Spudasmata », n° 159) : Hildesheim – Zürich – New York, Olms, 2014, IX et 610 pages.

Ce gros volume d'une fameuse collection est centré exclusivement sur l'œuvre principale de Priscien, parfois encore appelée *Institutio grammatica* selon un usage tardif des auteurs carolingiens qui redécouvrirent la plus volumineuse des grammaires latines dans un Occident auquel elle n'était pas destinée. L'itinéraire du texte n'est pas en effet le moindre paradoxe du dossier relatif à ce grammairien africain de Césarée-Cherchell, le plus grand comme le plus prolixe de la tradition latine tardo-antique. Priscien est en effet repéré à Constantinople dans le premier quart du VI^e^ siècle ; plus précisément, les souscriptions qui balisent le travail du copiste, souscriptions conservées par plusieurs manuscrits, nous assurent que, commencé